



DEUX JUSTES DU RWANDA



**ENQUÊTE SUR
GASPARD KALISA
ET GRATIEN MITSINDO**

Prenant tous les risques, ces deux Hutu ont sauvé des centaines de Tutsi. Vingt-deux ans après le génocide, leur courage inouï leur vaut d'être toujours menacés par les tueurs.

Par Marie Darrieussecq

KIGALI



La première fois que j'ai rencontré Gaspard Kalisa et Gratien Mitsindo, en avril 2015, je n'ai pas compris grand-chose à leur histoire. Pendant le génocide, ces deux Hutu ont sauvé des Tutsi. Le pasteur Mitsindo avait même apporté son certificat de mérite « *comme Juste pour ses actes de bravoure* ». Mais ces deux hommes si différents, l'un grand, l'autre petit, l'un solennel, l'autre anxieux, étaient littéralement raides comme la justice, et leur récit ne me semblait que bruit et fureur, en kinyarwanda, avec un interprète qui faisait ce qu'il pouvait.

J'étais alors au Rwanda invitée par une association antiraciste européenne, l'Egam, et par l'Association rwandaise des étudiants rescapés du génocide, l'Aerg. L'occasion d'un retour m'a été donnée un an plus tard pour un atelier d'écriture organisé par l'Institut français auprès de rescapés et d'anciens enfants soldats. Je savais que les deux justes habitaient les environs de Kigali. Je voulais les revoir. Ce que je comprenais, c'est que dans l'incompréhensible d'un génocide il y avait quelques lumières. Des hommes avaient dit non à ce qui semblait alors une évidence – tuer son voisin parce qu'il est tutsi.

Il me fallait un chauffeur. Eugène est congolais, de parents rwandais émigrés lors des pogroms antitutsi de 1959. Il me prévient tout de suite qu'il ne me suivra à l'intérieur d'aucun mémorial du génocide et certainement pas à Nyanza, devant où nous passons. Il est arrivé au Rwanda juste après le génocide : « *Les corps étaient encore là, tout frais.* » Il accompagnait une journaliste de *La Croix* : « *Elle m'a fait savoir le Rwanda.* » « *Et à Nyamata aussi les corps étaient là, et les femmes, avec, vous savez, les bâtons dans le ventre...* » Non, il ne veut plus jamais y retourner. Et aucune de ses trois filles n'épousera un Hutu : « *Vous laisseriez votre fille épouser un Hutu, vous ?* »

Il me fallait aussi un interprète. Gaspard Kalisa et Gratien Mitsindo parlent français comme tous les hommes de leur génération, mais ils préfèrent « *donner le témoignage* » en kinyarwanda. Le Rwanda est un des rares pays d'Afrique à parler une langue unique, ça n'a pas empêché la déchirure.

J'ai pensé à Médiatrice. Pas seulement à cause de son prénom qui semble prédestiné pour faire l'interprète, mais à cause du souvenir que j'avais de son sourire. Je l'ai rencontrée en 2015 à Nyamata. Médiatrice avait 8 ans quand elle a fui les génocidaires. Elle a passé un mois à courir dans la forêt. « *Je suçais mon pouce alors je n'avais jamais ni faim ni soif.* » Elle a fini par trouver refuge dans

la maison d'un Hutu. « *Mais je ne peux plus jamais aller dans une forêt. Et je ne supporte pas de voir des vêtements laissés en tas. J'ai l'impression qu'il y a un mort dessous.* »

Quand elle évoque tel génocidaire revenu s'installer à Nyamata, et qui a « *demandé le pardon* », elle dit : « *Il n'a dit que les mots.* » Il « *opérait* » les femmes, ajoute-t-elle. Devant mon incompréhension, elle m'explique : « *Il leur ouvrait la poitrine et il leur mangeait le cœur. Et quand on leur demande pourquoi, à ces gens-là, leur réponse, c'est le Satan ! Ils disent qu'ils étaient possédés. Ou bien ils prétendent qu'ils n'ont rien fait. Alors on leur demande où ils étaient pendant le génocide, ils répondent qu'ils ont eu la colique ! Pendant trois mois ! ?* » Elle rit.

CETTE POLITESSE INOÛÏE DES RESCAPÉS

Médiatrice est journaliste dans un quotidien anglophone de la capitale. Elle est solaire, ronde et jolie, son français est fluide. Le seul moment où elle cherche ses mots est sur le pourquoi. Ce pourquoi la hante. Elle joue le jeu de la politique nationale de réconciliation, mais elle me raconte les soirées entre rescapés : « *Ensemble, nous pleurons et nous sommes en colère. Nous ne comprenons pas. Quand j'essaie de comprendre, j'ai un sentiment... Je n'ai pas de mots pour décrire ce sentiment... Et quand je m'y efforce encore, j'ai des migraines.* » Et puis elle rit, avec cette politesse inouïe de certains rescapés qui ne veulent pas mettre mal à l'aise leur interlocuteur...

« *Tu sais, je vais bien ! Quand je m'achète un cadeau un peu cher, je me dis : après tout, j'ai survécu !* » Médiatrice vient de se marier à un âge relativement tardif pour une Rwandaise. « *Je veux des enfants. À quoi ça servirait, sinon, cette vie alors que presque toute ma famille est morte ?* » Je lui demande si le Hutu qui l'a recueillie était un juste. « *Il a été tué* », me répond-elle laconiquement.

En 2015, deux autres jeunes femmes m'ont aidée à comprendre ce que c'est, un juste. Il y avait Consolatrice, une autre rescapée au nom superbe. Son nom de famille est Mishirarungu : « *qui est consolée* ». Consolatrice qui est consolée... Le nom de famille, au Rwanda, est aussi un nom choisi : « *Ma mère m'a appelée ainsi pour que je n'aie aucun problème* », m'explique-t-elle en riant...

Consolatrice avait 18 ans pendant le génocide. Elle a été cachée par un Hutu dans la région de Gikongoro. Était-ce un juste ? « *Il ne m'a pas fait de mal, mais je n'ai pas pu témoigner qu'il n'a rien fait de mal. Je suis restée tout le temps à l'intérieur, cachée, pendant un mois et demi. Je n'ai rien vu. Comment puis-je garantir qu'il n'a pas tué ?* »

Béatrice, une de ses amies de l'Aerg : « *J'ai été sauvée par un homme qui avait peur du sang. Il était incapable de tuer. C'était sa femme qui allait tuer ! Elle est encore en prison, vingt et un ans après.* » Et Béatrice de m'expliquer qu'il y a des Hutu qui ont recueilli des enfants mais les ont fait travailler comme domestiques, d'autres ont violé les femmes qu'ils hébergeaient, d'autres ont pris de l'argent... Entre crimes et petits arrangements, entre saloperies et accommodements banals, tous les sauveurs, loin de là, n'ont pas été des justes.

La notion de juste, le Rwanda l'a héritée de celle de « *Juste parmi les nations* » établie par la Knesset en 1953 pour honorer les personnes ayant risqué leur vie pour sauver des juifs. Dans la définition initiale du terme, le fait de « *n'avoir recherché aucune récompense ou compensation matérielle en contrepartie de l'aide apportée* » est un critère déterminant. Et aussi – curieusement, je trouve – « *le fait d'avoir été conscient qu'en apportant cette aide, le sauveteur risquait sa vie, sa sécurité ou sa liberté personnelle* ». La question d'un juste naïf, ou candide, ou inconscient, reste posée.

GRATIEN, DANS SON MONDE VERT ET FOISONNANT

Gratien Mitsindo nous a donné rendez-vous à la gare routière de Nyabugogo, à la sortie ouest de Kigali. Le Rwanda est un pays doté d'une forte police et il nous est rapidement signifié que nous ne pouvons pas rester garés là, au milieu des bus et minibus et motos-taxis et vélos-taxis. Heureusement, le pasteur Mitsindo est à l'heure. Les adresses à Kigali dépendent étroitement du téléphone portable, car les chiffres et lettres qui nomment les rues ne sont guère utilisés par la population.



Des Hutu ont recueilli des enfants mais les ont fait travailler comme domestiques, d'autres ont violé les femmes qu'ils hébergeaient... Entre crimes et petits arrangements, entre saloperies et accommodements banals, tous les sauveurs n'ont pas été des justes.

Nous le suivons en voiture à travers un dédale de fortes pentes. J'ai tendance à penser que le Rwanda est le pays des mille ravines autant que des mille collines. Le bitume laisse place à des chemins de terre jaune vif longés de petites maisons et d'enfants en uniforme. Il est midi, ils rentrent de l'école par dizaines, par centaines. Nous tournons sous un panneau indiquant « *hôtel des Pyrénées* » (et je me demande, fugacement, quelle peut bien être l'histoire d'un tel hôtel ici). Entre chaque maison poussent des bananiers, des pieds de manioc, de haricots, de maïs, de sorgho, de patates douces, d'oignons... Tout est vert et foisonnant.

Le pasteur descend de sa Jeep et est immédiatement entouré de paroissiens. Il est grave, grand, chauve, parle peu, touche la main de certains. Il nous ouvre son portail. C'est une maison comme en ont les Rwandais de la classe moyenne, en dur, badigeonnée de beige, humide (c'est la saison des pluies), toit de tôle et sol en ciment. Il nous invite à nous asseoir sur un canapé en skaï. Lui prend le fauteuil. Pendant un moment, personne ne dit rien.

Nous sommes face à un écran plat posé sur un napperon brodé. Un générique commence, c'est un film sur Christophe Colomb. J'ai un moment de légère panique. Ce grand type silencieux est un héros, je connais déjà un peu son histoire, il a sauvé 322 Tutsi. Et il veut nous montrer un film sur Christophe Colomb.

Puis le pasteur se lève et cherche la télécommande. Comme n'importe quel être humain doté d'un téléviseur, le pasteur ne sait pas où est la télécommande. Tout le monde s'y met. Médiatrice et lui parlent en kinyarwanda : ce sont les enfants, qui ont fait démarrer le film

au moment où nous arrivions. Ils sont cachés derrière la porte. Ils vont écouter leur père. Le pasteur a neuf enfants. Six étaient nés au moment du génocide, mais les plus petits n'ont pas encore entendu son témoignage. Derrière la porte, avec ma venue, c'est l'occasion. Je m'étonne : « Il ne veut pas les faire entrer ? » « C'est ses affaires », me dit Médiatrice. Le pasteur éteint la télé. Se rassoit. « Je voudrais commencer par le début, le 7 avril. »

Mais il s'interrompt. Il attrape derrière Médiatrice un napperon rose qui orne le dossier du canapé. Et il le lui tend. Nous ne comprenons pas. Il montre les genoux nus de la jeune femme, sa jupe courte. Ayant déjà rencontré le bonhomme, j'avais prévu le coup : ma robe me descend du cou jusqu'aux chevilles, une vraie douairière. Médiatrice, imperturbable, couvre ses genoux du napperon et sourit.

Le pasteur peut commencer. Il va parler sans interruption pendant une heure, immobile, monocorde, puissant : une statue. Ce n'est qu'à la fin de son témoignage que notre entretien prendra davantage la forme d'une conversation.

Ici se pose pour moi la question du style. Retranscrire ces témoignages à la troisième personne, j'y ai songé. Ils auraient eu la forme de récits, épiques forcément. Mais ces hommes, bien que pittoresques à leur façon, ne sont pas des personnages. Ce ne sont pas, non plus des Malraux ou des Hemingway. Dans la vie ordonnée qu'ils menaient avant 1994 (ce sont tous deux des hommes de foi), il n'a jamais été question pour eux de chercher l'aventure. Ils m'ont fait confiance, je les ai entendus, j'ai suivi les efforts précis de Médiatrice pour traduire : je leur dois la forme du verbatim.

Ce sont eux, Gratien Mitsindo puis Gaspard Kalisa, qui parlent, dans le français de Médiatrice.

LE RÉCIT DE GRATIEN

« Je voudrais commencer par le début, reprend le pasteur. Le 7 avril, au matin, deux jeunes gens sont venus chez moi. Ils m'ont demandé de les cacher. Je leur ai demandé pourquoi :

— Nos parents ont déjà été tués.

— Par qui ?

— Par les Interahamwe, les miliciens.

J'étais très choqué. Je n'étais pas au courant du début de la tuerie. Je me suis demandé : où je vais les cacher ?

Nous étions en train de finir de construire notre nouvelle maison. C'était à Nyabubare, dans la Kigali rurale. Cette nouvelle maison avait de grandes toilettes. La fosse, quinze mètres de profondeur, n'avait pas encore été utilisée. J'ai pris une échelle et j'ai fait descendre les garçons. J'ai posé des planches sur le trou, que j'ai recouvertes d'herbes sèches. Personne n'aurait pu croire qu'il y avait des gens là-dessous.

Un peu après, vers 11 heures du matin, beaucoup de gens sont venus d'un coup. Ils m'ont demandé refuge. J'ai pris la décision de les emmener à l'église toute proche.

Un jour s'est passé. Les Interahamwe sont venus, nombreux. Ils avaient les armes traditionnelles, mais aussi des fusils et des grenades. « Où sont les 'inyenzi', les cafards ? » J'ai répondu : « Moi, je n'ai pas de cafards ici. J'ai des gens qui se cachent. »

Non, je n'ai pas caché que je cachais des gens dans l'église. Les Interahamwe ont dit : « Ils ne nous échapperont pas. » Ils se sont réunis. Et l'un d'entre eux est venu me prévenir qu'ils allaient jeter dans l'église des « strim », des grenades. Je me suis dit : Comment je vais faire ? Alors j'ai compté les gens. J'en avais 320 : 318 dans l'église, plus les deux jeunes que je gardais dans les latrines. Alors j'ai caché tout le monde sous les lits, dans des coins différents de ma maison.

Quand les Interahamwe ont trouvé l'église vide, ils sont venus chez moi :

— Où tu les a mis ?

— Je ne sais pas.

— Nous allons chercher.

— Allez-y.

Les Interahamwe ont fait sortir tout le monde de ma maison, sauf les deux des latrines. Ils les ont alignés et se sont mis à discuter de la méthode pour tuer 318 personnes. Ils ont décidé de me tuer d'abord. Leur chef était un chrétien, je le connaissais, il avait été abandonné de Dieu. Je l'ai regardé dans les yeux, et il s'est enfui en courant.

J'ai demandé à ma femme et à mes enfants : « Êtes-vous prêts à mourir pour les Tutsi ? » Ma femme et mes enfants ont répondu qu'ils acceptaient de mourir plutôt que de les voir mourir sous leurs yeux. Les grands m'ont répondu, en tout cas. La dernière était bébé.

Parmi les Tutsi, il y avait Hélène que vous avez rencontrée l'an dernier. Un Interahamwe était en train de lui taper sur la tête et je lui ai dit : « Il faut me tuer d'abord. » Les Interahamwe se sont mis



« J'ai demandé à ma femme et à mes enfants :
« Êtes-vous prêts à mourir pour les Tutsi ? » Ma femme
et mes enfants ont répondu qu'ils acceptaient de
mourir plutôt que de les voir mourir sous leurs yeux. »

« Les Interahamwe venaient tous les jours, ce n'était plus tenable. J'ai décidé de fuir avec les 322 Tutsi. Nous avons marché très longtemps. Mes ongles de pieds sont partis, nous avions très faim. »



à discuter entre eux. « Au fond, pourquoi devons-nous les tuer ici ? Ils ne vont pas partir, de toute façon. Nous reviendrons. Allons travailler ailleurs. » Oui, ils appelaient ça « travailler ».

Les journées qui ont suivi, j'étais surveillé tout le temps. Je me suis mis à porter une longue veste pour y cacher des bananes que j'apportais aux deux jeunes dans les latrines. Je déplaçais les planches avec mes pieds, et je faisais tomber les bananes dans le trou. Je les faisais sortir la nuit. La nuit, tout le monde mangeait en partageant. Les chrétiens de la paroisse apportaient de quoi nourrir 320 personnes quotidiennement.

« Je n'ai pas compté les petits enfants dans le dos »

Un jour, des Interahamwe sont passés avec deux sœurs de 9 et 10 ans. Je leur ai dit : « Vous allez les tuer aussi ? » Ils m'ont dit : « Quoi, tu veux les prendre aussi ? » Ça faisait 322. Leurs parents étaient déjà morts. Ma femme leur a lavé les mains et les a nourries. Je les consolais : « Personne ne va vous tuer sauf s'ils nous tuent les premiers. N'ayez pas peur, soyez calmes et jouez avec mes enfants. » Les deux sœurs sont mariées aujourd'hui, sous mon égide. Elles s'appellent Muiza et Mutesi.

Est-ce qu'il y avait d'autres enfants ? Je n'ai pas compté les petits enfants dans le dos... Un des jeunes gens dans les latrines est devenu un officier militaire de haut rang et l'autre, le plus âgé, qui était déjà directeur d'école primaire, est devenu secrétaire exécutif du secteur.

Les Interahamwe venaient tous les jours, ce n'était plus tenable. J'ai décidé de fuir avec les 322. Nous avons marché très longtemps, plus loin que Butare. Mes ongles de pieds sont partis,

nous avions très faim. Comme le FPR [à l'époque, les forces rebelles, ndlr] arrivait, je leur ai dit à tous : « Rentrez chez vous. » Nous nous sommes dispersés. Nous étions à la mi-mai. Le FPR est arrivé... à temps. [Ici Médiatrice hésite dans sa traduction et me glisse : « En fait, il a dit que le FPR est arrivé 'très vite', mais moi 'très vite', je ne peux pas traduire ça comme ça. »]

Arrivé à Gitarama, j'ai rencontré la belle-fille d'un pasteur. Elle était tutsi. « Mon mari m'a abandonnée, mon beau-père aussi, je dois partir avec toi ! Regarde, je t'attrape par le pantalon, tu ne me laisseras pas ici ! » Je l'ai emmenée. Elle s'appelle Donatille Mukamurara. En 2012, j'ai été emprisonné deux semaines parce que son beau-père m'a calomnié. Nous, les justes, nous sommes toujours en danger.

Après le génocide, nous avons été recensés : nous étions 11 justes seulement, puis 25, et aujourd'hui nous sommes, je ne sais pas combien exactement, environ deux cents... Pourquoi si peu ? Je ne peux pas expliquer ça. Si seulement mille Hutu avaient pris la même initiative que moi, il n'y aurait pas eu tant de victimes. Il y avait des Hutu qui voulaient prendre les biens des Tutsi, ils étaient dans la voie du pouvoir qui était alors en place au Rwanda, dans la voie négative [il le dit en français]. D'autres étaient génocidaires par idéologie profonde.

« L'exemple de mon père »

Ma femme est tutsi. Les enfants prenaient l'ethnie du papa : mes enfants étaient donc identifiés comme hutu. Mes quatre premiers étaient déjà grands, conscients, l'aîné était au lycée, il est né en 1978. Ils sont restés d'accord avec nous jusqu'au bout. Oui, j'avais conscience que c'était un acte de résistance. Non, je n'ai jamais eu peur. Je n'ai jamais douté. Je n'avais pas peur

parce que le Bon Dieu m'avait donné le courage. Je priais.

Je suis né, officiellement, en 1962. Ça me ferait aujourd'hui 59 ans alors que j'en ai 64. Mes parents ont modifié les dates pour que je puisse aller à l'école. En 1994, pendant le génocide, j'avais 42 ans.

Je peux donner trois raisons à ce que j'ai fait : 1) je suis pasteur. Je suis sauvé. Je suis chrétien ; 2) c'est un caractère inné. J'avais ce caractère. Je suis né avec ; 3) mon père, en 1959, lors des premiers massacres, a caché beaucoup de Tutsi. Il a été emprisonné la même année. On ne sait pas si c'est lié. Mon père a été un exemple pour moi.

J'ai été menacé à plusieurs reprises, mais en tant que juste je suis protégé par les dirigeants d'aujourd'hui. Ce serait bien, d'ailleurs, que vous avertissiez les autorités que je vous ai donné le témoignage. C'est grâce à ces autorités que j'ai été libéré de prison en 2012. J'ai écrit une lettre qui est arrivée jusqu'à Kagamé [le président rwandais, ndlr]. Je n'ai jamais commis de crime, mais les gens qui me menacent sont toujours là. Ils sont au courant que je suis protégé. Si je n'étais plus protégé, je ne serais plus là. Ce sont des Hutu qui ont des remords parce qu'ils auraient pu. Ils auraient pu. Ils sont jaloux de mon certificat. Je suis leur mauvaise conscience. Moi, je me sens à l'aise. Mon cœur est en paix.

Mes fidèles sont au courant. Ils me respectent pour ce que j'ai fait. Ils sont tous mélangés, Hutu et Tutsi. Il y avait 95 % de chrétiens dans le peuple rwandais pendant le génocide. Mais s'ils avaient vraiment été chrétiens, le génocide n'aurait pas eu lieu. Est-ce que ça peut recommencer ? Les Rwandais sont difficiles [dit-il en français]. Sans des dirigeants forts, dignes d'être appelés dirigeants, le Rwanda ne serait peut-être plus là comme nous le voyons aujourd'hui. Il y aurait eu une catastrophe catastrophique [en français]. Les pillards se seraient entre-tués. »

Nous nous levons. Nous entendons comme un froissement d'ailes derrière la porte où se tenaient les enfants. Nous faisons le tour des trois tableaux qui nous ont surplombés pendant l'heure où le pasteur a parlé : *The Last Supper*, une reproduction d'une grande Cène sulpicienne ; une plus étrange, rose rouge sur fond noir, surmontée d'un « I love you » ; et enfin – il nous invite à mieux regarder celui-ci – un tableau offert par un paroissien, où est peint un pasteur béniissant un homme.

Mais nous devons nous hâter car Gaspard Kalisa nous a donné rendez-vous à l'autre bout de la ville, à 14 h 40.



14 h 40. Jamais, sur tout le continent africain, personne ne m'a donné un rendez-vous à 14 h 40. À Paris non plus. Sauf, mettons, un dentiste. Au téléphone, Gaspard Kalisa précise à Médiatrice : « Vous me reconnaissez : j'ai un t-shirt vert et je mesure 1,67 m. Je ne suis pas vieux, je ne suis pas jeune. Je suis là au milieu. »

GASPARD, CONTRARIÉ ET MÉFIANT

Nous sommes dans les faubourgs de Kigali côté Est, bien après l'aéroport. Le trafic est dense. Il est 14 h 43. Médiatrice téléphone pour prévenir de notre retard. « Il est contrarié », me dit-elle avec un certain amusement. Nous arrivons au point de rendez-vous à 14 h 52. Nous suivons Gaspard jusqu'à sa maison, dans un Kigali presque campagnard, une vallée large et très verte. Nous traversons un jardin où sèche du linge et poussent mille plantes. Me frappe combien sa maison ressemble à celle de Gratien : en dur, basse, humide, murs badigeonnés de beige et sol en ciment, et les mêmes fauteuils en skaï, la même disposition du salon face à un écran plat couvert d'un napperon. Un vieil homme prend le frais sous l'auvent : Gaspard nous présente son beau-père.

Gaspard est méfiant. Je n'ai pas fait les choses comme il faut. Je n'ai pas pris rendez-vous avec lui par le biais d'Ibuka, l'association qui œuvre pour la mémoire du génocide et distribue aux justes leurs certificats. Le style « free-lance » n'entre apparemment pas dans ses perspectives, alors que tout le récit qu'il va nous faire montre un homme improvisant heure par heure le sauvetage d'une cinquantaine de Tutsi, dans une panique imposée par un chaos grandissant. Et c'est peut-être ce qui l'a définitivement dégoûté de toute forme d'imprévu.

J'appelle un contact à Ibuka, mais c'est un jeune père entouré de bébés qui crient, des jumeaux je crois, on ne s'entend pas, ça ne satisfait pas Gaspard. J'ai mon ordinateur avec moi et je retrouve, heureusement, quelques e-mails d'autres amis rwandais, qu'il juge suffisants pour prouver ma bonne foi. Tant de choses fausses, négationnistes, ont été écrites à propos du génocide que je comprends sa méfiance.

Il s'apaise. Nous nous asseyons. Il se présente à la façon rwandaise, nom de famille en premier.



«Entre quarante et soixante miliciens sont venus avec des coutelas, des machettes et des gourdins. "Tu as des cafards ici et leurs complices. Tu dois nous les livrer. Si tu dis non, c'est que tu acceptes de mourir avec eux".»

LE RÉCIT DE GASPARD

« Je m'appelle Kalisa Gaspard. Je suis marié, père de six enfants et grand-père de cinq. Je vais commencer à donner le témoignage par ma propre famille. Je ne commence pas par le 7 avril, car ça commence avant, pour moi.

Mon père, Naphatal Munyabagabo, était fonctionnaire. Il était aussi adventiste du septième jour, comme moi. En 1960 et 1961, il y a eu des tueries de Tutsi. En 1962, il y a même eu un massacre le jour de la célébration de l'indépendance.

Mon père a participé à une réunion de secteur où les autorités hutu de l'époque ont dit que des familles de Tutsi allaient recevoir des Tutsi de l'étranger, des espions selon eux. Ils ont fait une liste. Alors mon père est allé avertir toutes les familles de cette liste.

Plus tard, en 1972, une des familles prévenues, la famille Buregeya, a fait une fête pour donner un cadeau à mon père. Et ces gens m'ont dit, j'avais une dizaine d'années : *"Demande à ton père pourquoi nous lui faisons ce cadeau."* Et mon père m'a dit : *"Dieu a créé un seul être humain. Il n'y a ni Tutsi ni Hutu."*

Le 7 avril, j'ai appris la mort du président Habyarimana. Je me suis souvenu de ce qu'avait fait mon père en 1961. Je suis allé discuter avec lui. Je travaillais alors pour le ministère de l'Agriculture, dans le projet Kigali-Est avec des Français. Le 7 avril, nous avons eu l'annonce d'un congé : tout le monde devait rester chez soi. J'habitais près de la zone industrielle, à Nyandungu, juste de l'autre côté de l'aéroport. J'ai entendu le bruit des attaques sur Kanombe, le camp militaire. Le 8 avril, les gens ont commencé à fuir. Le 9 avril, nous avons appris que des soldats du FPR avançaient pour occuper le plus possible la ville.

Le 9 avril, avec cinq voisins tutsi, nous sommes allés nous réfugier dans l'église catholique de Karama. Ça n'a duré qu'une nuit. Le 10, nous avons vu arriver beaucoup d'Interahamwe qui nous ont chassés en nous avertissant : *"Les gens mélangés doivent se séparer. Tous les Tutsi sont complices."* Tout notre groupe de dix personnes, mon papa, ma maman, moi-même, ma sœur, mon petit frère et nos cinq voisins tutsi, nous sommes allés prier dans la bananeraie près de ma maison. Et à la fin de la prière, nous nous sommes demandé : quelle sera la fin de ce que nous voyons aujourd'hui ?

Le 11 au matin, des maisons de Tutsi ont été incendiées, et leurs vaches abattues. Des barrières ont été dressées sur la route. Beaucoup d'autres Tutsi se sont réfugiés chez moi. Ils ont demandé de

l'eau et à manger. Les jeunes Tutsi, ceux qui avaient la forme, ont décidé d'aller se cacher dans la brousse avec la permission de rentrer la nuit manger chez moi. L'eau, ce n'était pas trop le problème, car il y avait, ce mois d'avril, beaucoup de pluie.

« Des orteils qui dépassaient sous une porte »

Éphrem Nkundanyirazo était un de mes voisins tutsi. Sa famille était de retour du Burundi depuis quatre ou cinq ans. C'étaient des intellectuels. Il était médecin de maladie mentale. [Médiatrice trouve le mot : "psychiatre".] Sa femme était enseignante au centre scolaire de Munini.

Vers le 13 avril – je ne me rappelle plus très bien – en tout cas entre le 13 et le 15 avril, toute sa famille est venue chez moi, onze personnes. Je les connaissais de voisinage. Sa femme ne savait pas où était Éphrem. Les miliciens le cherchaient spécialement car ils prétendaient qu'il était rentré du Burundi exprès pour se battre avec le FPR. Nous nous sommes mis à chercher Éphrem nous aussi, vainement. Nous avons prié ensemble.

Avec ma femme, avant de passer à l'acte de cacher les Tutsi, nous avons beaucoup discuté. Nous avions alors cinq enfants. Un matin, très tôt, à l'heure de leur bouillie, ils ont vu des orteils qui dépassaient sous une porte. Nos enfants ont parlé entre eux. La fille tutsi qui était cachée là avec son petit frère – c'étaient ses orteils à lui – les a entendus. La nuit, elle m'a dit : *"Tes enfants nous ont vus déjà."* Alors j'ai réuni mes enfants et je leur ai expliqué : *"Si les Interahamwe l'apprennent, ils vont tous nous tuer."*

De plus en plus de Tutsi nous disaient : *"Nous avons besoin de votre aide."* Nous avons formé une équipe, mon père, mon petit frère et moi. Nous avons rencontré un grand obstacle : les domestiques dans nos maisons respectives. Ces domestiques ont participé aux pillages. Ils ont rapporté de la viande des vaches des Tutsi. Je leur ai dit : *"Vous ne rapportez pas ça ici."* Sur ce refus, ils ont décidé de partir. Et ça a été un beau choix pour continuer à garder notre secret.

Entre le 18 et le 20 avril, les Interahamwe ont commencé à soupçonner que nous cachions des Tutsi. Parce qu'ils ne me voyaient pas, avec mon père, *"au travail"*. Ni aux barrières ni à leurs réunions.

Ils ont organisé une attaque contre nos maisons. À 9 heures du matin le 20 avril, entre quarante et soixante miliciens sont venus avec des coutelas, des machettes et des gourdins. *"Tu as des cafards ici et leurs complices. Tu dois nous les livrer. Si tu dis non, c'est que tu acceptes de mourir avec eux."*

J'ai manqué la réponse [ainsi traduit Médiatrice]. J'ai dit : "Vous allez fouiller ma maison, j'imagine ? Si vous les trouvez, nous discuterons."

C'était bien possible, qu'ils les trouvent. Dans ce cas, me suis-je dit, j'allais leur donner les chèvres de Kigali-Est, du projet. Soixante-dix chèvres alpines. Les Français voulaient qu'on prenne ces chèvres modernes qui donnent le lait. Ou bien, me suis-je dit, je leur donnerai de l'argent.

Ce jour-là, j'ai vu la main de Dieu.

Les Interahamwe ont désigné deux d'entre eux, armés de coutelas et de machettes. Ils sont entrés dans ma maison et se sont dirigés vers ma chambre à coucher. Ils ont enlevé le matelas et ils n'ont vu personne. Ils ont alors visité le magasin, la réserve de bananes. Ces bananes étaient longues et mûres et odorantes, appétissantes. Ils se sont assis là et se sont mis à les manger, en répétant "des bananes, des bananes, des bananes !" Alors ma femme et moi nous avons apporté des bananes aux autres Interahamwe. Tous ont mangé, au moins deux ou trois bananes chacun. Et ils sont partis. Comme ça.

J'ai rendu gloire à Dieu. J'ai nommé ce jour : "un miracle de bananes". Le Bon Dieu a fait en sorte, pour les bananes.

« Maman, pourquoi on peut pas jouer ? »

J'avais 30 Tutsi cachés dans plusieurs chambres et aussi dans la maison de mon père. [Gaspard m'explique par gestes la topographie des lieux et comment ils décalaient sommier et matelas pour cacher les Tutsi entre le lit et le mur, et comment les sommiers eux-mêmes servaient de cache.] Nous avions aussi caché des Tutsi dans l'étable sous le foin des vaches. Nous laissions les portes ouvertes pour que l'oxygène leur vienne. Les Tutsi étaient complètement silencieux. Et les vaches donnaient le lait pour les enfants.

Mais les enfants étaient le grand problème. Sandrine, elle avait 3 ans. C'était une fille d'Ephrem, mon voisin. "Maman, pourquoi on doit rester là ? Maman, pourquoi on fait notre toilette dans le seau ? Maman, pourquoi on peut pas jouer ?" Et elle pleurait, elle pleurait. C'était un gros souci pour moi.

J'ai organisé une prière. Nous avons décidé d'expliquer à la petite de 3 ans : "On tue les Tutsi. Tu ne peux pas sortir." Mais elle ne comprenait pas ce que c'est, Tutsi. Alors on lui a simplement répété : "Si tu sors, tu vas te faire tuer."

Les Interahamwe venaient souvent. Et comme je ne participais pas non plus aux patrouilles nocturnes, ils savaient. J'avais tellement, tellement peur. Cyane, cyane ! [Médiatrice m'explique que cyane veut dire "tellement" en kinyarwanda.

Et nous répétons ensemble "cyane, cyane" et, comme cela arrive au Rwanda pendant les récits, même les plus terribles, nous éclatons tous de rire.]

Le lendemain du "miracle de bananes", trois Interahamwe du même groupe sont revenus, lentement, en discutant. Ils allaient voir mon petit frère, Boniface. Et chez mon petit frère, ils tombent sur une fille tutsi :

— Dative, tu vas bien ?

— Je suis ici juste pour une prière.

— Où est ton frère ?

— Je ne sais pas.

Alors ils se mettent à fouiller la maison de mon frère. Ils trouvent une autre femme tutsi qui se cachait dans le grenier en paille tressée. Ils la font sortir. "Nous devons diminuer le nombre de Tutsi qui se cachent ici. Tu es avec qui d'autre ?" Alors le beau-frère de Dative, Kayitaré, se dénonce en disant : "Je suis ici." Ils l'interrogent :

— Es-tu avec Ephrem ? Si tu nous dis la vérité, tu as la vie sauve.

— Nous ne sommes pas ensemble.

— Tu mens, on va te tuer.

Et ils l'emmènent.

Mon petit frère a couru me prévenir. Nous avons suivi les miliciens et nous leur avons donné le peu d'argent qui nous restait. Ils nous ont remis Kayitaré, le beau-frère de Dative, à condition que nous chassions tous les Tutsi hors de chez nous.

« Alors a commencé un étrange voyage »

Nous nous sommes réunis, mon père, mon frère et moi, avec tous les Tutsi cachés. Il fallait changer de stratégie. Les Tutsi ont pris la décision de se cacher en brousse dans la journée et de ne revenir que la nuit pour se nourrir. Ils se sont dissimulés dans les pieds de caféiers du ministère de l'Agriculture, les semences sélectionnées [Gaspard le dit en français]. Un caféier, c'est grand comme un homme [Médiatrice et Gaspard me montrent la hauteur de la main.]

Mais vers 4 ou 5 heures du matin, les Tutsi se sont rendu compte qu'ils se trouvaient trop près de la route. Ils ont décidé de se déplacer plus loin dans le café, et dans ce mouvement, un Tutsi du nom de Sentama a traversé la route. Il s'est fait repérer par les miliciens. Ils l'ont appelé par son nom :

— Sentama ! Tu es avec qui ?

— Je suis avec Kayitaré.

— Où vivais-tu ?

— Chez Naphtale et Kalisa.

— Où est Kayitaré ?

— Il se cache là-bas.

« Nous avons creusé des trous autour de la maison.

Nous emportons la terre ailleurs pour ne pas que ça se voie. Nous avons caché les Tutsi dans les trous, et mis du foin dessus pour masquer. »



Kayitaré, qui entendait tout, a essayé de ramper dans les herbes sèches qu'on met au pied des caféiers. "Kayitaré !" Les Interahamwe l'ont appelé trois fois, mais il est resté silencieux. Alors un Interahamwe du nom de Moustapha s'est mis à tirer. Il tenait Sentama d'une main, et il tirait à gauche, alors que Kayitaré était à droite. Il a tiré deux fois et Kayitaré s'est retenu de courir. Moustapha est entré en fureur et il a tué Sentama. Kayitaré est resté caché au même endroit toute la journée. À minuit, il est rentré chez moi. Et il nous a tout raconté.

Il fallait adopter d'autres mesures. Nous nous sommes encore réunis avec les Tutsi. Je leur ai demandé : "Est-ce que certains d'entre vous connaissent des soldats du FPR ?" [la rébellion, ndr]. Hélas aucun n'en connaissait. Nous avons désigné trois jeunes gens parmi les Tutsi, y compris l'aîné d'Ephrem, comme émissaires chez les soldats du FPR pour leur demander du secours. Les trois jeunes ont accepté.

Moi je suis allé chez mon voisin Jean. "J'ai un grand nombre de Tutsi chez moi. Veux-tu m'aider ?" Jean est un cousin dont je savais qu'il cachait quatre Tutsi. Il a accepté de prendre toute la famille d'Ephrem.

Alors a commencé un étrange voyage. Nous avons parcouru deux kilomètres en trois nuits. Il y avait trois barrières sur ces deux kilomètres. Le jour, avec les 11 personnes de la famille d'Ephrem, nous nous cachions. La nuit, nous progressions très lentement et en silence. La deuxième nuit, nous avons perdu trois enfants dans la brousse. La troisième nuit, nous les avons retrouvés !

La famille d'Ephrem a pu passer trois jours chez Jean mais dès le troisième jour, les miliciens ont appris qu'il les cachait. Jean est venu me voir : "La situation a changé. Que faire ?"

Pendant ce temps, les Interahamwe étaient en train de fouiller mon jardin, les pieds de haricots, la brousse, tout autour de ma maison. Ça nous a donné une autre image. Nous avons décidé de creuser des trous autour de la maison. Nous emportons la terre ailleurs pour ne pas que notre creusement se voie. Nous avons caché les Tutsi dans les trous, et mis du foin dessus pour masquer.

« Si j'avais su, j'aurais écrit »

Mais à partir du 25 avril, nous n'avons plus eu assez à manger. Mon père et moi sommes partis à pied vers les marais maraîchers, mais nous sommes tombés sur une barrière. Les Interahamwe nous ont mis sur le côté :

— Nous allons seulement chercher à manger.

— Vous allez chercher à manger pour les cafards. Comment pouvez-vous aller comme ça sans machette alors que nous sommes en guerre ?

— Nous sommes chrétiens, nous ne portons pas d'armes.

Ils nous ont frappés et ordonné de rentrer chez nous.

Sur le chemin du retour, nous avons vu des Tutsi, d'autres Tutsi, qui couraient dans la bananeraie. Nous leur avons fait des grands signes, ils allaient vers la barrière ! Ça nous faisait encore d'autres Tutsi à cacher... Nous n'avions plus que de la bouillie à donner à tout le monde. [Ici, Gaspard Kalisa s'interrompt et se frotte les yeux. Il semble tout revivre : un petit homme recouvert de Tutsi surgissant de partout, et lui ne sachant qu'en faire, où les mettre...]

Si j'avais su, j'aurais noté les dates. Si j'avais su, j'aurais écrit. En tout cas je ne peux pas oublier le 28 et le 29 avril. Le Kami, le camp militaire, a été pris par le FPR, et les Hutu en fuite sont arrivés chez moi. Les Hutu à leur tour se sont réfugiés chez moi !

« Ce que j'ai fait, c'était un acte de chrétien.
Mes voisins ont des remords. Ils nous veulent du
mal parce que nous ne sommes plus hutu, et pas
tutsi. Nous sommes au milieu. Je suis là au milieu. »



Comment les Tutsi allaient faire pour rentrer la nuit se nourrir et se laver ?

Nous nous sommes encore réunis, mon père, mon frère et moi. Et nous avons décidé de dire aux Hutu : « C'est un risque que nous soyons tous ici. Le FPR pourrait nous tuer d'un coup. Faisons plusieurs équipes. » C'était une ruse pour les décider à s'en aller. Ils ont pris peur et nous les avons guidés, mon père et moi, vers un autre endroit que nous possédions, à Munini.

Mais pendant la nuit à Munini, il y a eu une terrible bataille entre le FPR et les forces gouvernementales. Nous nous sommes cachés. Les balles passaient sur nos têtes. Au matin, les Hutu ont continué leur chemin et mon père et moi avons essayé de rentrer chez nous. Nous sommes arrivés à la barrière. Nous ne nous sommes pas rendu compte tout de suite que ce n'étaient plus des miliciens qui la tenaient, mais des soldats du FPR. Ils nous ont pris nos cartes d'identité et ils nous ont posé des questions. « Nous sommes seulement venus aux nouvelles, rapport aux combats de cette nuit. »

Six autres soldats sont arrivés et là, j'ai compris que c'était des FPR. Eux, tout ce qu'ils voyaient, c'est qu'on était hutu. J'ai sorti ma carte d'évangéliste, et j'ai raconté la situation chez moi. Mais ils ne m'ont pas cru. « Ce sont peut-être des commandos de Kanombe que tu caches chez toi ! » À ce moment-là, des miliciens sont arrivés sur la barrière avec des grenades. « Interahamwe ! », ont crié les soldats du FPR. Mon père et moi avons pris la fuite à travers champs. Mais par quel chemin rentrer chez nous ? Il y avait une barrière d'Interahamwe cette fois à passer.

« Nous avons pris la direction du Congo »

Nous sommes partis par une autre route, celle que vous avez prise pour venir. Sur cette route, le lendemain, j'ai trouvé ma femme et mes enfants.

Et nous avons pris la direction du Congo. J'étais amer. Les familles tutsi étaient restées dans ma maison. Pourquoi Dieu acceptait-il que moi je parte au Congo ?

Parmi les Hutu qui fuyaient autour de nous, il y avait deux sœurs de Tutsi que nous avions cachées. Elles avaient jeté leurs cartes d'identité. Nous avons pu prévenir leurs familles, et je les ai aidées à rentrer au Rwanda. Mais nous, nous sommes restés au Congo. Alors nous avons commencé l'évangélisation. Des miliciens se sont confessés auprès de moi, je priais pour eux, ils demandaient le pardon.

J'ai pu rentrer au Rwanda un an après mon départ. Les FPR ont aidé les familles tutsi qui étaient restées chez moi à se reloger vers Byumba. J'étais en danger avec certains miliciens en fuite qui me reconnaissaient, car des Tutsi que j'avais sauvés se battaient maintenant au côté du FPR. Et la grande complication, à mon retour, ça a été de déplacer les Hutu qui étaient restés sur ma propriété à Munini.

Et nous avons appris qu'Ephrem avait été tué pendant le génocide, à l'hôpital où il travaillait.

Ce que j'ai fait, c'était un acte de chrétien. J'avais très peur, tout le temps. Mais si nous mourions, nous allions ressusciter. Cette croyance nous a beaucoup aidés.

Je suis en paix. Mes voisins ont des remords. Ils m'embêtent, mais indirectement. On me dit : « Les serpents que tu as cachés te mordront un jour. » Un autre jour j'ai reçu une menace de mort. Je suis allé à la police qui a trouvé l'auteur du message. C'était un homme dont la femme était en communication avec mon fils. C'était de la jalousie, l'auteur m'a demandé pardon. Des génocidaires m'ont fait savoir : « Si tu n'avais pas caché de Tutsi, nous ne serions pas en prison aujourd'hui. » Parce que ces Tutsi ont pu témoigner contre eux.

En 2003, on m'a accusé d'avoir participé au génocide. J'ai été disculpé et les calomniateurs ont fait de la prison. Les justes sont accusés. Mais mes enfants sont heureux. Ils sont fiers de moi. Ibuka, l'association des rescapés, et le gouvernement me protègent, moi et les autres justes. Mais les voisins nous veulent du mal parce que nous ne sommes plus hutu, et pas tutsi. Nous sommes au milieu. Je suis là au milieu. »

Gaspard nous montre des photos de la famille d'Ephrem au mariage de l'ainé de Gaspard : il y a Bob venu d'Afrique du Sud, un autre fils d'Ephrem venu de Paris, et un autre du Canada, et la veuve venue du Canada aussi. Tous venus de l'étranger pour être à ce mariage. Gaspard nous désigne un autre garçon adulte sur la photo – c'est celui des orteils ! Cela amuse beaucoup Médiaatrice.

Ensuite Gaspard nous invite à prier. Sa femme arrive avec deux de ses petits-enfants. Je dis que je ne sais pas prier. Il m'assure que ce n'est pas grave. Nous nous prenons les mains en ronde. Ça dure cinq minutes en kinyarwanda. Je ne comprends rien et je dis « Amen » par écho mais je suis très émue, aussi par ce contact des mains – on se touche peu au Rwanda. Gaspard retrouve calme et souffle. Gratien Mitsindo donnait à son témoignage une sorte de qualité robotique, peut-être pour tenir à distance les émotions ; Gaspard, lui, les revit. Dans les deux cas, c'est sans doute épuisant.

Puis nous prenons des photos avec sa femme et ses petits-enfants. Nous retraversons le jardin. Il pluvine, tout est vert et brillant.



C'est l'association Ibuka (« Souviens-toi ») qui recense et protège les justes du Rwanda. 271 justes ont été identifiés à ce jour, mais l'association me précise que seuls 60 secteurs du pays ont été couverts sur 416. Dans les documents utilisés pour leurs enquêtes, et qu'ils m'ont fournis, en français, les « motivations de l'acte de sauvetage » sont ainsi proposées :

- relation de consanguinité (la spécifier)
- relation d'alliance (la spécifier)
- amitié personnelle ou familiale
- amitié avec une tierce personne qui a laissé la victime à sa garde
- fidélité à la foi
- désaveu de l'idéologie et des crimes du génocide
- autres...

L'action elle-même peut-être la suivante :

- avoir caché un ou plusieurs Tutsi
- avoir averti un ou plusieurs Tutsi du danger
- avoir aidé un ou plusieurs Tutsi à s'enfuir
- avoir plaidé la cause d'un ou de plusieurs Tutsi pour leur éviter la mort
- avoir racheté un ou plusieurs Tutsi pendant le génocide (avec de l'argent ou avec d'autres moyens)
- autres...

La troisième « variable », comme il est écrit, est la conduite pendant le génocide. Il faut ne pas y avoir participé, notamment par les actes et les comportements suivants :

- tuer
- molester physiquement (*gukubita, gukomeretsa*)
- traquer (*guhiga*)
- dénoncer (*kuvuza induru, kugambanira umuntu wihisha*)
- huer (*kuzomera*)
- participer à la destruction, pillage et vol des biens des Tutsi

Et la quatrième variable est la conduite après le génocide. Pour avoir le certificat de juste, il faut aussi, après le sauvetage des Tutsi :

- avoir contribué par son témoignage à la connaissance de la vérité sur ce qui s'est passé pendant le génocide
- ne pas avoir tenu de discours empreints de l'idéologie du génocide

PAS D'ORGUEIL, MAIS UNE MISSION

Ainsi on ne peut pas avoir été juste puis se récuser, regretter ses actes ou tenir des discours contraires à eux... On est juste pour la vie. Je comprends que cela détermine un rôle, au Rwanda : celui de grand témoin. La dimension de témoignage est incluse dans le fait d'être juste. Ce qui explique pourquoi Gaspard était contrarié que je n'aie pas prévenu l'association Ibuka, et que le pasteur lui-même m'ait suggéré de leur faire connaître ma visite. Ce qui explique aussi la forme de récit très au point, très complet, qu'a leur témoignage, car ils ont dû le donner assez souvent. Il ne suffit pas au juste d'avoir été héroïque. Au Rwanda, il doit encore témoigner. C'est une mission.

Ce que j'ai parfois pu prendre pour un certain orgueil chez ces deux hommes si nobles s'explique par souci de protection personnelle, mais aussi pour contribuer à l'effort national de pédagogie et de réconciliation. Et il faut accepter de faire ce travail-là... d'assumer la fatigue du témoignage pour l'exemple. Car le juste déclaré devient un pilier d'un Rwanda rêvé, postgénocide, réconcilié, pardonné... Un Rwanda que je n'ai pas encore vu. »

Des sépultures « La Vérité maintenant » sans prénom

Au Rwanda, on dit « le 7 avril ». Tout le monde sait ce que ça veut dire. Le 7 avril 1994, l'avion du président Habyarimana est abattu et la Premier ministre Agathe Uwilingiyimana est assassinée. Le nouveau gouvernement, hutu et extrémiste, organise le génocide après des années de propagande antitutsi et de pogroms.

Les milices Interahamwe déployées dans tout le pays avec l'armée, la gendarmerie et la police entreprennent d'éliminer les « inyenzi », les cafards. Des barrières sont dressées à travers les routes. Toute la population hutu est censée participer à l'extermination des Tutsi et à l'assassinat après des années de propagande antitutsi et de pogroms.

Les troupes du FPR, menées par Paul Kagame qui a pris la tête des exilés, se déploient en contre-attaque ; ainsi que des troupes stationnées à Kigali pendant le processus de paix.

Au Rwanda, fin juin 1994, au bout de près de trois mois de génocide, on « enjambe les morts », une expression que j'ai souvent entendue là-bas. Ils sont entre huit cent mille et un million, selon les estimations. Les tombes individuelles sont interdites : il n'y aurait plus eu assez de surface agricole.

La masse, le nombre, les familles disparues au point que, sur les murs des mémoriaux, on lit « baby » ou « boy » ou un nom de famille sans le prénom car il ne reste pas de témoin pour identifier les corps : c'est un génocide qui a presque réussi. Souvent, comme me disent les rescapés, quelqu'un sait ; mais ne parlera pas. Celui qui sait, dans ces cas-là, c'est le tueur.

On estime qu'un million de personnes a tué de ses mains. Des procès individuels auraient pris près de deux cents ans, et les prisons n'auraient pas suffi. Une justice de villages a été inventée, les tribunaux *gacaca*.

En juin 1994, j'étais étudiante en France et une amie, Valérie Le Bihan, est revenue « d'Afrique ».

En fait, du bord rwandais du lac Kivu. Elle faisait partie du « programme chèvres » dont un des justes parle dans l'article. Elle avait été évacuée « avec les tout derniers Occidentaux », et un de ses collègues avait été obligé de laisser sa fiancée rwandaise. Comment peut-on abandonner sa fiancée à une mort certaine ? J'en étais là, avec le Rwanda. Et j'ai repris ce témoignage en 2001 à la fin de mon roman *Bref séjour chez les vivants*, sans le situer plus précisément qu'« en Afrique », comme une histoire de massacre de plus.

Vingt et un ans après le génocide, l'Egam (The European Grassroots Antiracist Movement) m'a invitée à aller sur place. Un de ses combats est « La Vérité maintenant », le titre d'un appel signé par 43 parlementaires français et 43 parlementaires européens qui demande que la vérité soit faite sur le rôle de la France pendant le génocide. Le silence de l'appareil d'Etat est insupportable. J'ai aussi signé cet appel.

Avec l'Egam, sur place, j'ai écouté. Les survivants qui nous ont parlé, on peut les dire « résilients », articulés et désireux de témoigner : Vénuste Karasina, Wivine Ntagamira Mudahiwa, Éric Nzabihimana, Alfred Rukera, Gasana Ndoba, Hélène Nyiratamu, Béatrice Uwera, Irénée Nitanda, Alice Mukarurinda... C'est aussi avec l'Egam que j'ai pour la première fois entendu les deux justes. Pendant dix jours, j'ai recueilli une quinzaine de témoignages. L'essentiel est qu'ils soient écrits et conservés, mais je ne sais pas encore comment les donner à connaître, ni quel est mon point de légitimité. Je n'en ai pas fini avec le Rwanda.

Et puis, les naufragés. C'est au Rwanda que j'ai compris la célèbre distinction de Primo Levi entre « les naufragés » et « les rescapés ». Primo Levi dit qu'il ne peut pas témoigner pour les morts ; qu'eux seuls ont connu le génocide, et que tout témoignage est donc incomplet, voire impossible. À l'Avega, l'association rwandaise des veuves du génocide, j'ai rencontré des « naufragées », des femmes qui ont trouvé la force de se rassembler pour ne plus être seules, et de tisser ensemble des bracelets pour gagner quelques sous – pour « ne pas penser », aussi. Certaines sont mutiques, énurétiques (la sauvagerie des viols), effroyablement endeuillées (comment survit-on à la mort de tous les siens ?).

Quand Jeanne d'Arc – c'est son prénom – a accepté de parler, nous n'étions plus dans la dimension du témoignage, mais dans une sorte de présence de la mort dans la vie. « Quand je vous parle, ça me fait du mal parce que ça me ramène dans le temps du génocide. Ma mémoire a tourné beaucoup vers ce temps-là. Quand je me concentre sur les perles, ça va. Sur mon travail. » Jeanne d'Arc s'est mise à pleurer en évoquant, tout bas, sa maladie, et sa peur qu'ils recommencent ». Nous avions le sentiment atroce de lui arracher ses paroles et peur de répéter le mal par notre écoute. Pourtant elle incarnait, d'une autre façon, la vérité. Jeanne d'Arc témoignait pour les naufragés.

Mais pendant cette visite si troublante, une autre veuve nous entendait – nous entendait parler français. Et elle nous a demandé, de loin, en colère, « pourquoi les génocidaires vont toujours en liberté en France ? » Le combat de l'Egam est loin d'être terminé.

Ni hutu ni tutsi, ces justes « au milieu »

Dans les cent jours du génocide, il y a aussi eu des justes, des gens qui ont agi pour protéger les Tutsi. Les Tutsi devaient disparaître de la surface de la terre, mais pour réaliser ce dessein, il fallait aussi éliminer les obstacles : les opposants hutu, improprement appelés « Hutu modérés ». Ceux-là ont été assassinés tout comme des milliers d'« Allemands modérés » l'avaient été par les nazis.

Peut-on être modéré quant à son identité ? Je ne sais pas. Le Rwanda ne cesse de m'interroger. La question même de l'identité, du papier d'identité, est une gigantesque interrogation. Aux barrières, d'avril à juin 1994, on était tué sur présentation de sa carte d'identité. L'ethnie était cochée : Hutu, Tutsi ou Twa. Les Tutsi étaient systématiquement mis sur le côté et « coupés ».

La constitution de ces identités a une histoire. Avant l'arrivée des Belges et des Allemands, on était hutu quand on possédait jusqu'à neuf vaches, et tutsi quand on en possédait plus de dix. Ce sont les colons qui, divisant pour mieux régner, ont figé ces classes sociales en ethnies. Mais j'entends ou je lis à ce sujet des choses sans cesse légèrement différentes.

Le négationnisme est très actif contre la mémoire du génocide et les deux justes que j'ai interviewés, Gratiens Mitsindo et Gaspard Kalisa, m'ont d'abord accueillies avec une certaine méfiance. Ils sont menacés encore aujourd'hui : comment les génocidaires, qu'ils soient idéologues ou tueurs banals, pourraient-ils en effet se sentir « à l'aise » face à ces héros ? (« Moi je me sens à l'aise » est une expression de Gratiens Mitsindo).

Aujourd'hui, au Rwanda, avec la politique de mémoire et de réconciliation de Paul Kagame, tout le monde est censé être « rwandais ». Mais tout le monde sait qui est tutsi et qui est hutu.

Gaspard Kalisa m'a dit qu'il n'est ni hutu ni tutsi : « Je suis là au milieu. » Je ne crois pas qu'on puisse résumer son histoire, et j'ai d'ailleurs voulu transcrire mot à mot son témoignage, ainsi que celui de Gratiens Mitsindo. Mais « être là au milieu » dit le profond désir de justice dans le cœur de ces deux hommes, identifiés au départ comme hutus. Ce n'est pas chez eux une phrase, mais la prolongation d'un acte et l'histoire d'une vie.

À LIRE...

Scholastique Mukasonga
Inyenzi ou les Cafards



INYENZI OU LES CAFARDS
de Scholastique Mukasonga
(Éd. Gallimard, 2006).

Un des plus beaux témoignages, d'un grand écrivain.



MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS
de Boris Boubacar Diop
(Éd. Stock, 1999).

Un roman nécessaire qui donne une image juste du génocide, mais avec les outils de l'imaginaire. C'était un parti pris difficile, le résultat est très convaincant.



DANS LE NU DE LA VIE
de Jean Hatzfeld
(Éd. du Seuil, 2000).

Ma première approche du génocide contre les Tutsi. Un livre fondamental, et le début d'une œuvre de mémoire impressionnante.



MOISSON DE CRÂNES
de Abourahmane Waberi
(Éd. Serpent à plumes, 1999).

J'aime comment Waberi se débat face à un texte impossible, un témoignage dont il se sent incapable. Il est bon aussi de prendre acte de l'indicible, du silence.



SURVIVANTES
de Esther Mujawayo et Souad Belhaddad
(Éd. de l'Aube, 2004).

Un formidable témoignage d'une psychologue, sans recherche d'effet littéraire, qui développe aussi l'après-coup, la tentative de vie ensuite, et les thérapies possibles.